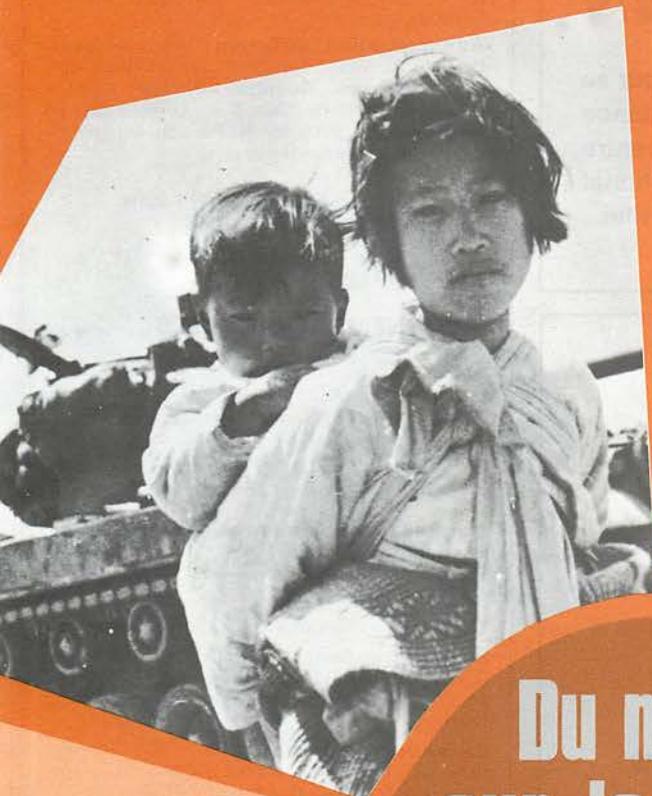
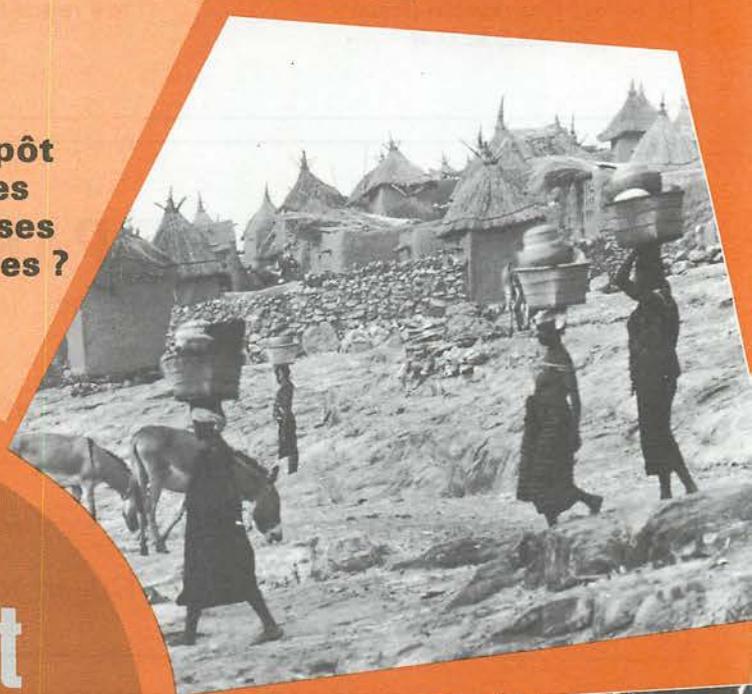


TRIBUNE DE GAUCHE

changer



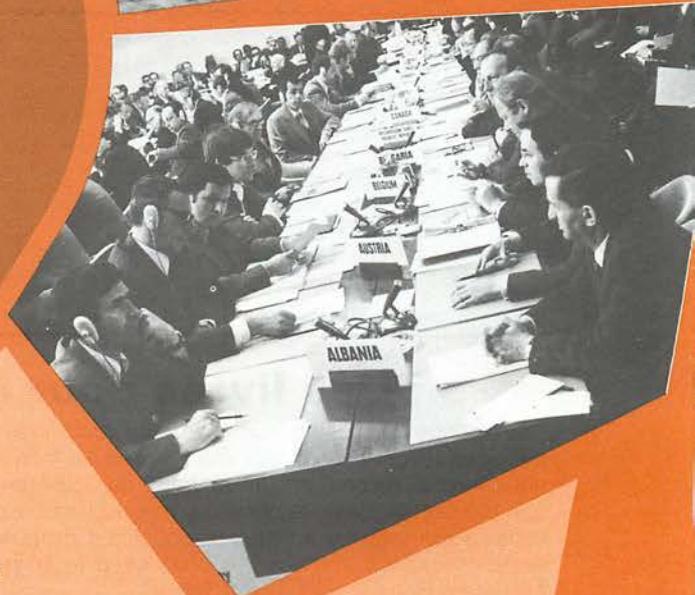
**Un impôt
sur les
dépenses
militaires ?**



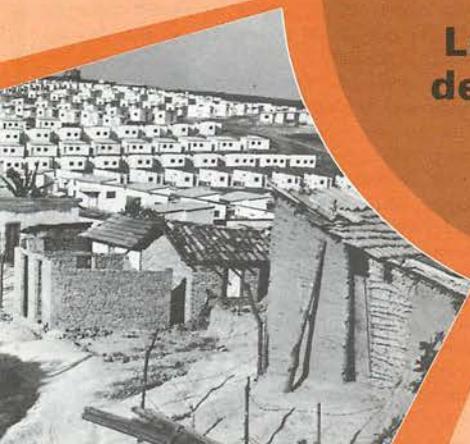
**Un
programme
d'urgence**

**Du neuf
sur le front
NORD-SUD ?**

**Les propositions
de la Commission
Brandt**



**De nouveaux
mécanismes
de négociation**



GENEVE VOUS ACCUEILLE...



1-3, rue Chantepoulet (Plaza)
Tél. (022) 32 27 42

Voici votre bon restaurant chinois
au cœur de Genève

LE MANDARIN

... renommé pour sa
cuisine savoureuse et son ambiance
digne d'un centre
de rendez-vous international
dans cette ville...

LE CAFE DE PARIS

26, rue du Mont-Blanc

Grande spécialité d'entrecôte Café de Paris
servie jusqu'à 23 h.

Fr. 19.50 Service compris

Connu mondialement

Ouvert tous les jours

Des livres pour l'été

Dans notre prochain numéro, nous recommanderons à nos abonnés quelques lectures dont leur été pourrait se trouver meublé et enrichi. Si vous avez lu récemment un ouvrage particulièrement intéressant, prenez vos plumes, signalez-le nous ou, mieux, adressez-nous une quinzaine de lignes à son sujet qui soient susceptibles d'intriguer d'autres lecteurs. Mais votre envoi devra parvenir **au plus tard le 10 juin** à M. Charles Piguet, Mountain House, 1824 Caux (Suisse).

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .

Autres pays par voie normale : FF 55 ou Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

La Suisse égoïste ?

La Suisse – le deuxième pays le plus riche du monde après le Koweït – connaît de sérieuses difficultés budgétaires. Cela n'empêche pas le Conseil fédéral de proposer aux Chambres de transformer en dons les 183 millions de francs que la Suisse a prêtés à l'IDA – (Association internationale pour le développement, une filiale de la Banque mondiale) en 1968 et 1972. Le projet sera débattu en juin prochain et pourrait, le cas échéant, faire l'objet d'un referendum.

L'IDA, l'une des meilleures organisations pour le développement, finance toutes sortes de projets dans les pays les plus pauvres du monde selon des méthodes de contrôle éprouvées ; il ne s'agit pas de réalisations de prestige ou de dons faits à des potentats africains qui reviendraient sous une autre

forme dans les coffres des banques suisses, mais de projets concrets pour aider les populations les plus misérables à se nourrir, à se vêtir, à se loger et à s'instruire avec des moyens qui sont à leur disposition.

Irrité par un gaspillage trop commun des fonds affectés au développement, le peuple suisse avait dit « non » en 1976 à une nouvelle participation à la reconstitution des fonds de l'IDA. Cela n'a pas empêché l'industrie suisse de bénéficier de commandes globales pour près d'un milliard de dollars. C'est pourquoi un nouveau refus helvétique serait mal perçu des autres pays donateurs qui accuseraient à juste titre la Suisse d'un égoïsme profiteur. Le Conseil fédéral l'a compris ; en sera-t-il de même pour le peuple suisse ?

Après la peur

A quatre heures du matin, elle s'est réveillée en sentant une main qui lui couvrait la bouche. Deux hommes en cagoule s'apprêtaient à la dévaliser après l'avoir ligotée pieds et poings.

Comment ensuite se libérer de l'image obsédante de ces deux intrus masqués près de son lit ? Grâce à une simple pensée venue dans un recueillement, nous écrit cette dame amie qui habite seule à Rome : « Ce ne sont pas des criminels, mais des jeunes sur un bien mauvais chemin. Prie pour que ce qu'il y a encore d'humain sous les cendres puisse être rallumé. »

Etonnant aiguillon que l'adversité !

L'ambassadeur de Suisse à Bogota ne déclarait-il pas après deux mois de captivité aux mains des terroristes qu'il n'aurait jamais voulu manquer cette expérience ? Une solidarité inespérée s'était développée entre les vingt ambassadeurs qui partageaient son sort.

On ne souhaitera ni pour soi-même ni pour personne de subir des attentats, des cambriolages ou des prises d'otages. Pourtant, c'est parfois lorsque nous arrivent les choses dont nous avons le plus peur que des qualités insoupçonnées se révèlent en nous.

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

La feuille aussi

On dit chez nous qu'il n'y a pas de mai sans épi, c'est-à-dire que le mois de mai ne se termine pas sans que commence à pointer, sortant du fourreau de la feuille terminale, l'extrémité du futur épi de blé, au moins dans les champs les plus hâtifs.

Il a encore gelé cette nuit et la végétation est en retard cette année, comme si toute l'énergie employée par les hommes pour s'entretenir un peu partout était dérobée au climat. Mais le soleil triomphant s'est emparé ce matin du ciel entier et c'est comme une journée d'été qui commence.

Comme les feuilles, les nouveaux capteurs solaires installés sur le toit des maisons pour débiter de l'eau chaude n'ont pas attendu le grand soleil pour accumuler les calories que le moindre rayon transporte. Et puisque toute l'énergie fossile ou renouvelable qui permet ou facilite la vie des hommes vient en définitive du soleil, nous pourrions prendre modèle sur les feuilles qui savent ne pas laisser perdre, pour la croissance et la survie de la plante, le plus bref rayon de lumière.

Ecouter les autres, écouter la voix intérieure, écouter Dieu, ça marche ensemble... La feuille aussi écoute le chant des oiseaux, capte la plus faible vibration d'amour, et se nourrit du moindre rayon de soleil.

Philippe Schweisguth



Une quarantaine de responsables du Réarmement moral originaires de 19 pays réunis à Nemi, près de Rome, pour une quinzaine de jours de réflexion et de retraite ont participé le mercredi 23 avril à l'audience donnée sur la place Saint-Pierre par Jean-Paul II. Présentés à l'issue de celle-ci au pape par le cardinal Franz König, ils ont eu l'occasion d'exposer au Saint-Père le sens de leur travaux. Notre photo : le pape rencontre Sam Pono, de Soweto (Afrique du Sud) et R.D. Mathur, de la Nouvelle-Delhi.

Le rapport de la Commission

Quoi de neuf sur le front Nord-Sud ?

Un observateur de la scène internationale
livre ici quelques réflexions que lui inspire
le rapport de la Commission Brandt

La publication prochaine, en librairie, du rapport de la Commission Brandt (1) est l'élément nouveau qui pourrait renouveler la stratégie de développement et contribuer à la relance du dialogue Nord-Sud.

Sans doute ce rapport n'apporte-t-il pas des réponses évidentes à tous les problèmes que pose l'inégalité du développement. Mais il est significatif que des hommes d'Etat du Nord et du Sud, appartenant à des formations politiques très différentes, qui ont été au pouvoir et pourraient y revenir (de Heath à Pisani et à des personnalités très engagées du tiers-monde) se soient mis d'accord sur une lecture commune, structurée, de l'ensemble de la problématique.

Le volumineux rapport se présente comme un instrument pédagogique, un outil d'information et de réflexion. Il contient les principaux chiffres qu'il faut connaître et récapitule les propositions formulées par les meilleurs experts.

Des recommandations finales qui s'adressent aux gouvernements, pour leur stratégie interne, et à la communauté internationale, nous en retiendrons deux :

1. Pour honorer en cinq ans l'objectif de 0.7 % du produit national brut à consacrer au financement public du développement, il suffirait aux pays du Nord de consacrer à cet objectif 3 ou 4 % de la croissance actuelle de leur produit national brut. Cette aide devrait aller largement aux plus pauvres et avoir un caractère plus automatique.

Cette recommandation de la commission intéresse directement la France. Sait-on qu'en 1978 notre aide publique n'a représenté que 0.57 % du PNB ? Encore faut-il en déduire la part (44 %) qui va aux Départements et Territoires d'Outre-mer, où le revenu par tête est très supérieur à celui d'un pays sous-développé ; il en résulte que notre performance ne dépasse

pas 0.32 % ! L'OCDE le sait. Mais les Français le savent-ils ?

2. Actuellement les dépenses annuelles d'armement approchent 450 milliards de dollars contre 20 milliards seulement pour l'aide publique au développement. Par les profits des uns et l'endettement des autres, le commerce des armes augmente l'inégalité du développement. Il est donc juste d'envisager un impôt sur les dépenses militaires et les exportations d'armes, dont le produit serait affecté au développement.

La recommandation de la commission Brandt sur ce sujet rejoint une proposition faite par la France en 1979 à l'Assemblée Générale spéciale des Nations Unies : celle de la création d'un Fonds du Désarmement pour le Développement.

En tournant la dernière page du rapport, il ne faudra pas se laisser décourager par l'ampleur de la tâche et par le nombre et la complexité des actions à entreprendre. Le fait est que l'argent ne manque pas : que l'on songe aux dollars flottants, aux « pétrodollars » et à l'épargne qui s'investit en lingots d'or. Ce qui manque, c'est seulement la volonté politique d'employer l'argent disponible à des causes plus utiles que, par exemple, le commerce des armes. En utilisant le rapport comme un outil pédagogique pour la sensibilisation et la mobilisation de l'opinion publique, les organisations non-gouvernementales participeront à la formation de cette volonté politique qui jusqu'à présent fait cruellement défaut.

Puisse l'idée présidentielle d'un « trilogue » afro-euro-arabe contribuer à la relance nécessaire du dialogue Nord-Sud et non pas constituer un alibi.

(1) Nord-Sud : un Programme pour Survivre. Rapport de la Commission Indépendante sur les Problèmes du Développement international (Gallimard, éditeur).

Au mois de février 1980, la « Commission indépendante pour l'Etude des Problèmes internationaux du Développement » (« Commission Brandt ») (1) créée en 1977 à la suggestion de M. McNamara, a remis au secrétaire général des Nations Unies son rapport, intitulé dans son édition anglaise « Nord-Sud : un programme de survie ». Le texte français de ce rapport n'a pas encore été publié, ce dont on peut à juste titre s'étonner, vu le caractère d'urgence que la commission a

1. Les résultats de

Il ne s'agit pas « d'aider » le Sud, mais de réformer l'économie mondiale de manière à permettre au tiers monde de se frayer son propre chemin de développement.

La croissance économique reste un moyen essentiel de subvenir aux besoins du monde, même si le contenu de cette croissance doit être adapté aux nécessités écologiques et tenir compte des impératifs de la dignité humaine.

Les pays du Sud ont une tâche essentielle à assumer dans le sens d'une meilleure distribution interne des revenus et d'une plus grande autonomie économique, qui n'est pas contradictoire avec le renforcement de l'interdépendance mondiale.

Néanmoins l'attitude des pays du Nord exerce un effet important sur les possibilités de développement ouvertes à ces pays.

Or il faut constater que le dialogue Nord-Sud n'a débouché que sur des progrès ponctuels (Préférences généralisées, Convention de Lomé, début d'accord

(1) Parmi les membres de la commission se trouvent : Edward Heath, ancien premier ministre de la Grande-Bretagne, Adam Malik, ancien ministre des Affaires étrangères d'Indonésie, Olof Palme, ancien premier ministre de Suède, Shridath Ramphal, Secrétaire général du Commonwealth (Guyane), Katharine Graham, directrice du magazine américain *Newsweek* et du journal *Washington Post*, Abdlatif Y. Al-Hamad, directeur général du Fonds du Koweït pour le développement économique des pays arabes, Rodrigo Botero Montoya, ancien ministre des Finances de la Colombie, et Joe Morris, président du groupe des travailleurs à l'Organisation internationale du travail.

(2) Rédigé à partir du résumé analytique publié par l'Institut français des relations internationales, 6, rue de Ferrus, Paris-14.

Brandt

voulu donner à certaines de ses conclusions.

L'originalité du rapport est de ne pas se restreindre à l'examen des têtes de chapitre traditionnelles du dialogue Nord-Sud, mais de prendre en compte les problèmes qui se posent à l'intérieur des pays du Sud et de chercher à approfondir les relations entre dépenses d'armement, sécurité et développement.

Voici une rapide analyse des aspects traités par le rapport (2) :

Dialogue

sur le Fonds Commun, etc.) sans que s'ébauche véritablement la mise en place des nouvelles structures économiques indispensables pour combler, dans l'intérêt de tous, le fossé qui sépare pays riches et pays pauvres.

Si le monde continue sur sa lancée, les années 80 pourraient être marquées par des catastrophes plus graves encore que celles des années 30. Un changement fondamental des relations entre le Sud et le Nord (Est aussi bien que Ouest) doit



constituer la tâche prioritaire des deux décennies à venir.

Le principe directeur de ce changement est à la fois celui de l'*intérêt mutuel* – car la prospérité et la sécurité du Nord passent par le développement du tiers monde – et celui de la *solidarité* car l'élimination des pires formes de la pauvreté et l'introduction d'une plus grande justice entre les hommes sont des impératifs qui n'ont besoin d'aucune justification matérielle (ce qui n'exclut d'ailleurs pas que ces justifications existent dans bien des cas).

Une première condition à remplir est alors celle d'une *meilleure compréhension de l'interdépendance*. Les opinions publiques occidentales sont, par exemple, fort mal informées sur les emplois que

Dans les pays les plus pauvres, le problème de subsistance est si aigu qu'il se pose en termes écologiques : avancée des déserts, déboisement, épidémies...

créé, dans les pays du Nord, le développement du tiers monde trop souvent perçu comme une menace. Pourtant le maintien, au prix d'un surcroît d'endettement, d'une croissance forte dans les nouveaux pays industrialisés a exercé un effet hautement bénéfique sur l'économie mondiale après le choc pétrolier de 1974 (effet comparable à celui de la forte stimulation de l'économie allemande après la guerre). A la suite du second choc pétrolier, des transferts financiers massifs vers le tiers monde seraient dans l'intérêt mutuel en raison non seulement de l'effet de soutien à l'économie mais aussi en raison de leur effet positif sur l'atténuation de l'inflation.

Il est grand temps que l'on comprenne que le commerce avec le Sud est, pour les économies occidentales, *un élément de la solution et non du problème*.

Une seconde condition est celle d'une meilleure compréhension des *mécanismes et des objectifs du développement*. Tout en évitant soigneusement de reprendre à son compte la stratégie dite des « besoins essentiels » (dans laquelle le tiers monde voit souvent une tentative paternaliste pour dicter de l'extérieur ses politiques et s'opposer à son effort d'industrialisation), la commission n'en rappelle pas moins avec vigueur que l'on ne peut qualifier de « développement » un processus qui laisserait enfermés dans leur pauvreté les quelque 800 millions d'êtres humains vivant aujourd'hui dans les pires conditions de sous-alimentation et de misère. Elle n'hésite pas à souligner que « certains des pays les plus avancés du tiers monde pourraient faire beaucoup plus » pour les couches les plus pauvres de leurs populations. Les quelque 100 millions de déshérités que compte l'Amérique latine n'ont guère profité des taux de croissance élevés (7,5 % par an) réalisés dans ce continent pendant la dernière décennie.

Savez-vous ?

– Que l'hémisphère nord (Est et Ouest) regroupe un quart de la population, mais 4/5 des richesses, 9/10 de l'industrie et 97 % des ressources scientifiques.

– Que les revenus des pays les plus pauvres, déjà dramatiquement faibles (de l'ordre de la centaine de dollars par habitant) n'augmentent plus que de 1 à 2 dollars par an et par habitant.

– Que 58 pays en développement sur 106 ont vu leur production par tête décroître entre 1970 et 1978.

– Qu'entre 1950 et 1975 la proportion alphabétisée de l'Afrique n'est passée que de 20 à 26 %.

– Que les importations de céréales dans le tiers monde sont passées de 20 millions à 80 millions de tonnes dans les deux dernières décennies.

– Que 11 millions d'hectares de forêts disparaissent chaque année.

– Que le nombre de réfugiés à l'heure actuelle est de 10 millions, dont quatre en Afrique.

– Que sur 20 millions de travailleurs migrants, 12 viennent du tiers monde. Que ceux-ci rapatrient 7 milliards de dollars d'Europe et 5 milliards du Moyen-Orient.

– Que les dépenses d'armement approchent 450 milliards de dollars contre 20 milliards pour l'aide publique au développement.

– Que l'éradication de la malaria ne coûterait qu'un millième de cette première somme.

– Que 30 à 40 pays auront les moyens d'acquérir des armes nucléaires – ou du moins des explosifs – au cours des 20 prochaines années.

– Qu'un Américain consomme autant d'énergie commercialisée que trois Suisses ou Japonais, 16 Chinois, 53 Indiens, 438 Maliens ou 1072 Népalais.

– Que le tiers monde perçoit en général moins de 25 % du prix payé par le consommateur final.

– Que la dette du tiers monde est passée de 70 à 300 milliards de dollars durant la dernière décennie. Qu'elle risque de s'accroître à 500 milliards d'ici à 1985.

Des commentaires de Willy Brandt

Pour Willy Brandt, ancien chancelier fédéral allemand, président de la commission, le rapport est un « plaidoyer pour le changement ». Interrogé, en tant qu'initiateur de l'*Ostpolitik*, sur le degré d'intérêt que les travaux de la commission ont trouvé dans les pays de l'Est et en Chine, Willy Brandt répond : « Il y a eu des conversations entre experts tant à Moscou qu'à Pékin. Je me suis moi-même entretenu de ces problèmes avec la plupart des « numéros un » des pays du Pacte de Varsovie et j'ai constaté un grand intérêt, notamment pour les questions relatives aux conditions futures des échanges internationaux ou pour les nouvelles dispositions du système monétaire international. Encore ne faudrait-il pas trop espérer (...) La situation actuelle n'est évidemment pas propice à des efforts communs Est-Ouest. Mais l'accroissement de la participation de ces pays à une action en faveur du tiers monde est un processus de longue durée. Notre principal objectif lors de ces contacts était de souligner qu'une coopération accrue serait aussi conforme à l'intérêt de ces pays. »

Sur les mécanismes de négociation :

« Les grandes conférences internationales sont nécessaires, mais elles ne constituent guère le cadre idéal pour parvenir à des progrès véritables. » (...)

« C'est la raison pour laquelle nous avons proposé la tenue de sommets Nord-Sud avec la participation d'un nombre limité de dirigeants politiques. Ces dirigeants, et non des experts, pourraient arrêter des listes de priorités.

« Il me faut être prudent quand on parle de négocier. Il ne faudrait donner à quiconque l'impression que d'autres pourraient négocier à sa place sans mandat pour le faire. Mais même des sondages appropriés entre dirigeants représentant globalement des pays ou des régions permettraient de parvenir plus facilement à un résultat lors de négociations formelles.

« L'expérience que nous avons tirée de la composition de notre commission a montré par exemple que pour avoir une discussion constructive il n'est pas judicieux de donner à une majorité l'impression d'être mise en minorité et qu'il n'est pas judicieux non plus que les grands pays aient plus de poids du fait même qu'ils sont grands. »

Sur la conception de l'aide :

« Nous devons dépasser la conception



Willy Brandt : « Une meilleure répartition du fardeau au niveau international. »

quelque peu surannée suivant laquelle le riche aide le pauvre – ce qui est tout de même une nécessité humanitaire – et susciter un mouvement pour la répartition du fardeau au niveau international. »

Sur les rapports avec les pays producteurs de pétrole :

« Il ne faut pas oublier ce qui est presque devenu l'élément primordial pour les dirigeants prévoyants et intelligents des pays de l'OPEP : ils veulent participer à la recherche et à la planification du développement pour la période post-pétrolière. Ils estiment qu'il n'est pas équitable de ne parler que d'approvisionnement et de prix, problèmes sur lesquels, il est vrai, ils ont des divergences. Les conclusions sur l'énergie contenues dans notre rapport sont le résultat notamment du fait que nos trois « collègues pétroliers » se sont montrés disposés à stabiliser les prix et les approvisionnements si l'on prenait en considération la période post-pétrolière et si l'on s'attaquait au problème de la faim. Ce n'est pas une garantie de succès, mais cela mérite d'être essayé. »

Sur l'importance des facteurs non économiques :

« Les gens ont pris conscience du fait que le développement économique ne saurait consister simplement à copier les modèles occidentaux. On a pris davantage conscience des facteurs non économiques tels que la valeur et l'importance des traditions nationales, religieuses, culturelles et techniques. »

Passages extraits d'une interview de Willy Brandt au *Courrier (ACP-Communauté européenne)*, mars-avril 1980.

La commission recommande un accès plus facile des pays du tiers monde aux marchés des pays développés, une diversification de leurs exportations, enfin une stabilisation des marchés des matières premières, ces dernières représentant encore 50 à 60 % du PNB d'un grand nombre de pays.

2. Un programme

Sur la base de cette analyse, la commission s'est efforcée de définir une stratégie pour la survie de l'humanité. Ses recommandations principales sont les suivantes :

a) **Pays les plus pauvres.** Mesures d'investissement à long terme et nécessité de grands projets régionaux pour les pays les plus pauvres, où le problème de subsistance est si aigu qu'il se pose en termes écologiques : avancée des déserts, déboisement, épidémies et surtout problème de l'eau.

b) **Alimentation.** Doublement des efforts nationaux et internationaux en matière de production alimentaire (4 milliards de dollars en 1977). Nécessité de réformes agraires. Augmentation des stocks internationaux.

c) **Démographie.** La baisse de fertilité dans les pays industrialisés a pour résultat paradoxal de diminuer l'intérêt pour les problèmes de population au moment le plus critique. La forte croissance démographique rend plus impératifs que jamais les efforts de développement en matière de production alimentaire, de santé, d'éducation ainsi que les programmes de planning familial. Les conditions de vie et de retour des travailleurs migrants doivent être améliorées ainsi que la stabilité des revenus qu'ils rapatrient. Le droit à l'asile et à la protection juridique des réfugiés doit être amélioré. La coopération pour l'exploitation rationnelle des zones océaniques doit prendre une toute autre ampleur.

d) **Désarmement et développement.** Un nouveau concept de la sécurité est nécessaire, pour lequel les Nations Unies ont un rôle à jouer. L'idée d'une taxe au profit du développement que l'on percevrait sur les dépenses et les exportations militaires doit être approfondie.

e) **Les tâches à accomplir par les pays du Sud eux-mêmes.** Priorité au développement des campagnes. Assistance au « secteur informel » (petits métiers). Importance de la planification et de la participation populaire aux décisions. Coopération économique entre pays en voie de développement. Rôle de la coopération « triangulaire » englobant l'OPEP. Nécessité pour le Sud de se doter d'une

Le besoin fondamental auquel doit répondre le développement est celui de la *participation de chacun* dans ce vaste processus de transformation sociale et dans le partage du fruit des efforts communs. Cela implique nécessairement une attention particulière aux problèmes de santé et d'éducation.

de survie

organisation faisant le pendant de l'OCDE.

f) **Matières premières.** Suppression des barrières douanières du Nord. Amélioration du financement compensatoire pour faire face aux fluctuations des recettes des pays producteurs. Nécessité d'une nouvelle institution pour financer l'exploration minière et permettre aux pays en voie de développement et aux compagnies de traiter en connaissance de cause.

g) **Energie.** Création d'un centre de recherche sur les énergies nouvelles sous les auspices de l'ONU. (Voir aussi programme d'urgence).

h) **Industrialisation et commerce.** Le Système des Préférences Généralisées devrait être rendu définitif et assoupli quant aux règles d'origine et aux exceptions. Envisager la création d'une *Organisation Mondiale du Commerce* regroupant le GATT et la CNUCED.

i) **Multinationales, investissement et « transferts de technologie ».** Un « régime international pour les investissements » devrait être défini spécifiant les engagements mutuels des gouvernements et des compagnies.

j) **L'ordre monétaire international.** Utilisation d'un Droit de Tirage Spécial amélioré comme instrument de règlement entre banques centrales. Le rôle des monnaies et celui de l'or devraient donc

être réduits. Le reste du *stock d'or* du FMI (100 millions d'onces) devrait être en partie vendu au profit des pays en voie de développement et en partie hypothéqué pour permettre des emprunts en faveur de ces pays.

k) **Une nouvelle approche du financement du développement.** Un programme de transfert massif des ressources s'impose, comportant d'abord une aide portée au niveau de 0.7 % des PNB, ce qui dégagerait 30 milliards de dollars supplémentaires en 1985, principalement au profit des pays les plus pauvres. Les transferts devraient avoir un caractère plus automatique. On pourrait prévoir un impôt mondial sur le commerce (un taux de 0.5 % dégagerait 7 milliards de dollars de revenus). En plus de l'augmentation en cours de 40 à 80 milliards de dollars de son capital, la Banque Mondiale devrait porter de 1 à 2 le rapport prêts-capital. La commission a consacré une grande partie de ses travaux à étudier un projet de *Fonds Mondial pour le Développement*. Bien qu'un consensus n'ait pu se faire en son sein, elle souligne que c'est une amélioration *qualitative* des mécanismes de financement qui justifierait un tel projet.

l) **Pour un nouveau type de négociation.** La commission conclut cet ensemble de recommandations par une analyse sans complaisance des mécanismes onusiens. Elle critique la rigidité du mode de négociation par groupes (Pays en voie de développement, pays industrialisés, pays de l'Est). Plutôt que d'hypothétiques « concessions » ce sont des changements mutuellement avantageux qui devraient être recherchés. La commission propose, sur certains problèmes, un type de pourparlers interrégionaux et, parallèlement aux négociations, la tenue de sommets restreints réunissant les chefs d'Etat les plus influents pour donner au dialogue l'impulsion politique qui lui fait défaut.

3. Un programme d'urgence pour les cinq prochaines années

Consciente du temps qui sera nécessaire à la mise en œuvre du « programme de survie », la commission propose que des mesures immédiates et complémentaires soient prises dans quatre domaines étroitement interdépendants :

– **transferts de ressources.** Augmenter l'aide au profit des plus pauvres (« zones de pauvreté » d'Afrique et d'Asie) par des plans de développement à long terme permettant de répondre aux grands défis écologiques.

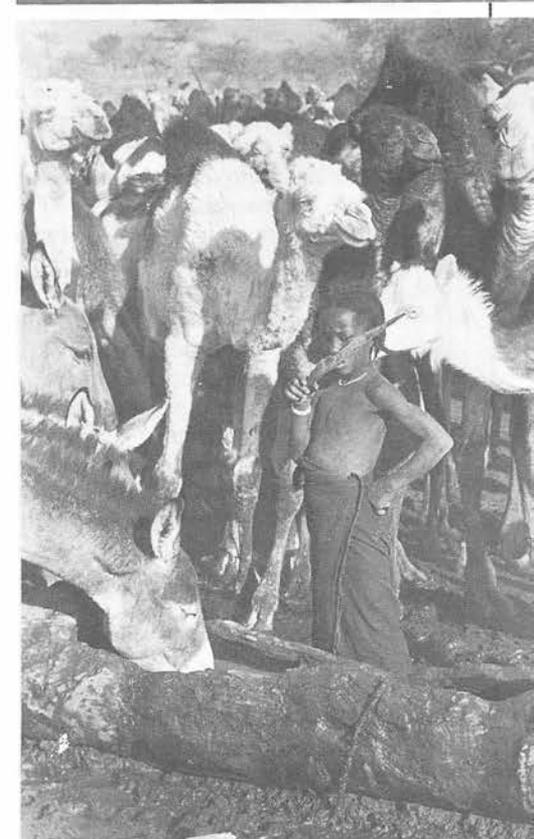
– **Une stratégie mondiale de l'énergie.** Il faut parvenir très vite à un accord

entre producteurs et consommateurs de pétrole comportant un engagement sur la non-réduction de la production, un effort majeur d'économie, une évolution graduelle des prix en échange d'une indexation sur l'inflation mondiale, un investisse-

Fin page 10

Le problème de l'eau : une des plaies des « zones de pauvreté » du monde. Cicontre : d'un puits traditionnel touareg, au Niger, l'eau est transportée dans des sacs de peau jusqu'à des troncs creux qui servent d'abreuvoir aux animaux.

« On ne peut qualifier de « développement » un processus qui laisserait enfermés dans la misère 800 millions d'êtres humains. »



Le besoin de Dieu

La foi, ses contre-pouvoirs, ses points d'appui

par Eva Duckert



La vie est un combat. Cela vient en partie de ce que nous sommes tous la proie de deux forces contradictoires : une résistance instinctive à Dieu et une attirance naturelle vers Lui. Ce qui, en nous, ne veut pas de Lui entre en conflit avec ce qui nous pousse vers Lui, nous qui avons été créés pour vivre en communion avec Sa volonté.

Pour connaître Dieu, la première condition est que je me connaisse moi-même, non seulement les péchés que j'ai commis, mais aussi les tendances de mon caractère qui nuisent au développement de ma foi.

Il règne en moi un contre-pouvoir de la foi : la peur. Or la foi et la peur ne peuvent pas cohabiter. L'une chasse automatiquement l'autre. Chez moi, c'est la peur qui l'emporte et, avec elle, le désir de contrôler mes sentiments, de rester maître des événements de ma vie.

Autre contre-pouvoir de la foi : l'orgueil, qui me pousse à camoufler mes faiblesses et qu'accompagne la crainte de ce que les autres pensent de moi.

Enfin l'ambition. Je ne veux faire que ce que je peux faire bien. Associées en moi, la peur et l'ambition amènent la tension : en effet, la peur me retient alors que l'ambition me pousse en avant. Cela use mes forces et sape ma connaissance de la volonté divine.

Dans ma vie, il y a eu plusieurs moments où la vérité sur ma personnalité s'est imposée à moi. Chaque fois, ce fut comme une descente au fond de l'océan, comme une mort à moi-même. Je me sentais comme une infirme privée de ses béquilles. Mais ces moments m'ont aidé à percevoir Dieu avec plus de clarté, m'ont donné le sentiment d'une rencontre, de l'amour du Christ pour moi, de sa patience, de son pardon, de sa foi en moi.

Quand j'accepte de voir en face ma propre nature, je suis obligée de m'abandonner totalement à Dieu pour poursuivre mon chemin. Je deviens alors plus consciente de Sa grandeur que de ma petitesse et de mon péché. Quel soulagement ! Quelle liberté ! Dépréoccupée de moi-même, je me rapproche de Lui.

Ainsi, les traits les plus difficiles de notre caractère, plutôt que de nous éloigner de Dieu, nous mettent sur le bon chemin. Et c'est de nous que cela dépend. Nous n'y sommes pour rien si nous venons au monde avec un caractère rétif ou si les circonstances de la vie sont à notre désavantage. Mais il dépend de nous de regarder la réalité en face, d'en accepter l'inconfort, de faire le premier pas sur le chemin de la foi.

Il y a quatre ans, alors que j'avais l'impression que tout allait bien dans mon travail au service de Dieu et que je croyais avoir enfin trouvé ma sécurité en Lui, j'ai été victime d'une dépression. Ma santé physique et nerveuse en fut affectée pendant trois ans. Trois ans dans l'insécurité, dans le froid, dans l'obscurité. Et pourtant, je n'ai jamais cessé de croire que Dieu existait.

Moments de vérité

Au bout de quelque temps je compris que ma santé ne se rétablirait que dans une dépendance à Dieu plus totale encore. Commença alors une longue période – semblable à ces rares moments de vérité que j'avais connus auparavant – durant laquelle je vécus dans la conscience de mon incapacité et de Sa grandeur. Par moments, je pensais que je ne sortirais jamais de la prison où m'enfermaient les forces destructrices de mon caractère. Puis, peu à peu, la santé m'est revenue, et, avec elle, une foi renouvelée et plus réelle.

Depuis, j'ai été étonnée de la rapidité avec laquelle une expérience aussi intense peut s'effacer. On est si vite porté à croire qu'on peut se débrouiller tout seul ! Je me suis demandée alors : Que faire pour ne pas oublier ces leçons de la vie, dont l'apprentissage a été si intense et si douloureux ? J'ai compris à ce moment que mon sentiment d'incapacité et mes limites me rapprochent de Dieu, mais qu'il ne suffit pas de me

tourner vers Lui simplement parce qu'Il peut résoudre mes problèmes. Il faut aller vers Lui par amour pour Lui.

L'amour de Dieu doit devenir le moteur de ma vie. Cela ne saurait être le fruit de mon seul effort, mais un don ardemment souhaité.

C'est en prenant conscience du besoin qu'on a de Dieu qu'on se met à L'aimer. C'est aussi en suivant Ses directives, en aimant son prochain, en essayant de lui transmettre ce qu'on a de foi. Si je ne traduis pas mes bonnes intentions en actes, ma foi va se dessécher, se couper du réel. Car la vie est surtout faite de jours ordinaires sans événements dramatiques. C'est en étant fidèle dans les choses de tous les jours qu'on approfondit sa foi.

La lecture et la prière

Pour approfondir sa foi, il faut encore autre chose : la lecture et l'étude. Il ne s'agit pas de jouer à l'intellectuel. Il s'agit de puiser à la source la plus abondante qui soit. La Bible, les livres de Henry Drummond, de Carlo Carretto, du cardinal Hume m'ont beaucoup aidée, de même que les biographies de saint François, de Frank Buchman, de Mère Teresa et de beaucoup d'autres. Croire que l'on peut se passer de telles lectures, c'est limiter sa vie spirituelle à sa propre expérience.

Enfin et surtout, c'est la prière qui m'a appris à connaître Dieu. Plus je prie, plus je me sens comme une débutante. En même temps, la prière nous fait accéder à une autre dimension de notre rapport à autrui et à Dieu. Avec la prière, l'attirance vers Dieu augmente en intensité. Il y a aussi des moments où l'on résiste à Dieu et à l'humiliation de la prière. « Prier, écrit Carlo Carretto, c'est croire profondément à sa propre faiblesse et croire profondément à la toute-puissance divine. »

La prière fut le principal instrument de ma guérison, d'autant plus que j'eus la chance d'être soignée par un médecin dont l'aide a été tout autant spirituelle que physique. Cette prière ne fut pas seulement intercession pour la santé, pour le sommeil, pour la fin des douleurs, pour la fin des difficultés. La prière qui m'a aidée le plus fut toute différente. Mon mari et moi avons tenté une expérience : après avoir cherché la cause profonde du mal, car la souffrance physique que j'éprouvais n'était souvent que le symptôme d'une anxiété profonde en moi, nous avons remercié Dieu pour ces difficultés, qui faisaient que j'avais davantage besoin de Lui.

Remercier pour les difficultés

Je n'avais guère envie de Le remercier, à vrai dire. Mais j'acceptai de le faire et, chaque fois, cela a déclenché quelque chose en moi. La gratitude est venue et cela a fait plus que toute autre chose pour me guérir parce que les tensions, les résistances, les rancunes ont perdu de leur force. Cette expérience fut si précieuse – malgré la souffrance – qu'elle me manque presque depuis que je suis rétablie.

Je suis maintenant confrontée à un autre défi : non seulement remercier Dieu pour ma santé, pour mon mari, pour l'enfant que nous attendons, pour tous Ses dons, mais aussi voir dans chaque difficulté de la vie une occasion de manifester ma gratitude.

J'ai trouvé, dans un livre de prières, le poème que voici écrit par un groupe d'handicapés de New York :

*J'avais demandé à Dieu la force pour atteindre le succès ;
Il m'a rendu faible,
afin que j'apprenne humblement à obéir.*

*J'avais demandé la santé, pour faire de grandes choses ;
Il m'a donné l'infirmité,
pour que je fasse des choses meilleures.*

*J'avais demandé la richesse, pour que je puisse être heureux ;
Il m'a donné la pauvreté,
pour que je puisse être sage.*

*J'avais demandé le pouvoir, pour être apprécié des hommes ;
Il m'a donné la faiblesse,
afin que j'éprouve le besoin de Dieu.*

*J'avais demandé des choses qui puissent réjouir ma vie ; j'ai
reçu la vie, afin que je puisse me réjouir de toutes choses.*

*Je n'ai rien eu de ce que j'avais demandé, mais j'ai reçu tout ce
que j'avais espéré. Presque en dépit de moi-même, mes
prières informulées ont été exaucées.*

Je suis, parmi tous les hommes, le plus richement comblé (1).

Nous avons tous entendu parler de personnes qui ont été amenées à la grandeur spirituelle par la souffrance. Ce fut en particulier l'expérience de nombreux dissidents russes. Nous trouvons leurs histoires émouvantes, mais ne nous sentons pas directement concernés parce que nous ne sommes ni malades, ni opprimés, ni torturés et que nous espérons que de telles choses ne nous arriveront jamais. Cela veut-il dire que nous n'aurons jamais une foi aussi réelle que la leur ?

Pour nous, la souffrance sera peut-être ailleurs. Ce sera peut-être de prendre à cœur les besoins du monde, ou ceux de nos amis. Ou la décision d'ôter notre camouflage et de nous voir tels que nous sommes. Ce sera surtout d'accepter une tâche qui nous dépasse, qui nous force à revenir vers Dieu. Les souffrances du monde deviennent mes souffrances dès le moment où j'accepte l'engagement de changer le monde. Ces souffrances-là peuvent nous conduire à la foi au même titre que celles de celui qui est dans un camp de concentration ou atteint par le cancer.

Quand la foi devient volonté de chercher le plan divin, non seulement pour ma vie mais aussi pour le monde, elle cesse d'être confortable. Car il ne s'agit pas seulement de la croissance spirituelle de chacun d'entre nous, mais de la survie de l'humanité, du choix entre la destruction et la re-création spirituelle. C'est alors que nous devenons des instruments du plan divin pour le monde.

(1) Cité dans *Le Heurtoir*, Editions Ouverture, Romanel sur Lausanne (Suisse).

RAPPORT BRANDT

(suite de la page 7)

ment massif pour la recherche pétrolière et gazière et les énergies de rechange dans le tiers monde.

– **Sécurité alimentaire.** Un volume d'aide supplémentaire de 8 milliards de dollars est nécessaire pour favoriser le développement agricole du tiers monde. Un accord international sur les céréales et une augmentation des stocks d'urgence devraient être réalisés le plus vite possible.

– **Amorcer les réformes de fond du système économique mondial.** Les discussions sur un éventuel Fonds Mondial du Développement, sur la mise en place d'une fiscalité mondiale et sur l'utilisation de l'or du FMI devraient être entamées assez vite.

Mais dans l'immédiat, des mesures peuvent déjà être prises pour faciliter la transformation dans le tiers monde des matières premières et pour accélérer le redéploiement industriel du Nord. Dans le même temps, les pays en voie de développement doivent veiller à utiliser efficacement et avec un plus grand souci d'équité interne leurs ressources financières, développer leur production agricole, favoriser l'investissement et coopérer davantage au niveau régional.

Les analyses et propositions contenues dans le rapport ne sont certes pas toutes nouvelles. Elles constituent néanmoins un catalogue assez complet des mesures à court et à long terme qui permettraient un dialogue plus fécond et elles en montrent bien les interactions.

La presse britannique – pratiquement la seule à avoir réagi à la publication du rapport, du fait que celui-ci n'a été éditée à l'origine qu'en Angleterre – a accueilli avec intérêt et faveur les conclusions de la commission Brandt. Il est regrettable que la commission n'ait pas prévu une publication simultanée en plusieurs langues, ce qui aurait donné au rapport un impact infiniment plus grand. Il reste aussi à voir quels prolongements pratiques lui seront donnés. Un diplomate britannique, M. A.R.K. Mackenzie, qui a participé aux travaux de la commission, a raison de faire entendre cet avertissement : « Pour donner une suite à ce rapport, il faudrait un autre Monnet, un autre Schuman. Le sommet économique occidental de Venise, en juin 1980, sera une étape capitale. Ou bien les gouvernements décideront d'agir sur la base de ce rapport et d'ouvrir un nouveau dialogue – ou trilogue – avec les pays de l'OPEP et les autres pays en voie de développement, ou bien une occasion propice aura été manquée. »

J.J.O.

Sécheresse

Le voyageur qui, en cette période de sécheresse, parcourt la campagne indienne à l'heure de la canicule ne manquera pas de voir, tous les quelques kilomètres, des centaines d'hommes et de femmes en train de creuser la terre ou de la charrier dans des baquets qu'ils portent sur la tête.

Couverts de poussière plus que de tout autre vêtement, ils sont employés sur des chantiers d'assistance et gagnent deux à six roupies par jour (1).

Jusqu'à l'horizon, la terre est du même brun jaune. Le ciel d'été, opaque, est vaguement bleu. Seule autre couleur : le noir de la peau des travailleurs, quand elle n'est pas, elle aussi, couverte de poussière. Nulle trace de vert.

Le travail n'est pas incessant car hommes et femmes ne sont pas payés à l'heure mais à la tâche. Si vous aviez l'âge qu'ont certains d'entre eux, si le soleil sur vos têtes était aussi brûlant que sur les leurs, et la terre à vos pieds aussi dure que celle qu'entame leur bêche, vous aussi vous auriez besoin de vous arrêter de temps en temps. Encore plus si, comme la plupart d'entre eux, vous aviez dû commencer le travail le ventre vide.

« Cela fait quatre mois que je travaille environ dix jours par mois, m'a dit l'un d'entre eux, un adivasi (2), sur un chantier près de Majhagwan, un village de 3 000 habitants au nord de Jabalpour. Je touche trois roupies par jour. Que faire de trente roupies par mois quand on a sept enfants, même si certains d'entre eux arrivent à travailler de temps en temps ? Pour des gens comme nous, c'est presque la mort. Car il faut que nous nourrissions nos enfants en premier. Bien souvent, je ne mange qu'une fois par jour, le soir après le travail. »

Cet homme devait avoir au moins soixante ans. Il répondait à mes questions, debout dans la cavité de trois mètres de côté et de trente centimètres de profondeur qu'il avait creusée. Des cavités comme on en voit un peu partout en Inde, signes visibles de la sécheresse et des efforts déployés pour secourir la population.

L'homme qui a creusé un tel trou – à la seule fin de fournir la terre qui permet de construire un remblai ou une route – touche six roupies. Il peut prendre le temps qu'il veut pour le faire, et se faire aider de sa femme et de ses enfants.

Six roupies pour un trou. Ce n'est pas trop mal, sauf si vous ne recevez que deux roupies et demi après avoir signé, de votre pouce, parce que vous êtes illettré, un reçu

qui indique six roupies. Six, c'est le tarif officiel, mais il y a toujours des hommes prêts à faire le travail pour la moitié. Vous avez alors avantage à en faire autant, sinon ce sera zéro roupie et pas de travail. Ne vous offusquez donc pas si la sécheresse permet à quelques fonctionnaires et autres entrepreneurs de s'enrichir.

Comme tous les autres, l'homme à qui je parlais apporte son eau avec lui, bien que le village de Majhagwan n'en ait pas beaucoup : ses puits s'assèchent l'un après l'autre et les queues se font longues à ceux, de plus en plus rares, qui donnent encore.

Effectivement, j'étais passé près de deux puits secs. Le troisième, autour duquel se massait une petite foule, avait soixante centimètres d'eau à vingt mètres de profondeur. Trois grosses dalles étaient posées en travers de la margelle. Une fillette de dix ans – elle en paraissait six – perchée sur une des dalles, faisait descendre son seau. De la voix, les autres l'encourageaient à se dépêcher.

J'appris que ce puits fonctionnait maintenant jour et nuit, grâce à la bonne lampe qui l'éclairait. A Majhagwan, il est de plus en plus difficile de trouver de l'eau pour la toilette ou la lessive. La question qui préoccupe le plus les villageois est de savoir s'il y en aura assez pour boire d'ici aux premières averses de la fin juin. Et il paraît que plus au nord c'est encore pire.

Le gouvernement Janata avait été très lent dans l'organisation de la lutte contre la sécheresse. Il n'est pas encore dit que celui de Mme Gandhi saura mieux faire pour répondre aux besoins des villageois et de leur bétail. Pourtant, il n'est ni trop difficile, ni trop cher de percer des puits artésiens et de creuser plus profondément encore les puits conventionnels. Ce qui est plus difficile, c'est de s'assurer que l'argent et les outils parviennent à destination et que le chef de village et les autres fonctionnaires concernés agissent avec honnêteté.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas aux fonctionnaires de la capitale que pensent les paysans et les travailleurs qui habitent cette campagne pelée et aride. Ils sont plutôt portés à s'adresser dans leurs prières à des puissances plus mystérieuses, et leurs regards, en quête d'un exaucement, se portent périodiquement vers le ciel.

Rajmohan Gandhi

(1) 1 roupie = 0,55 francs français.

(2) Les adivasis sont des populations aborigènes de l'Inde, d'origine non-aryenne.

« J'ai été libéré de mon passé »

Un jardinier suisse raconte

Je suis né illégitime. Ma mère m'a mis en pension. A huit ans, par sous-alimentation, je suis tombé tuberculeux pulmonaire. A Lausanne, à douze ans, je trouvais souvent ma nourriture dans les balayures des marchés et dans les poubelles. Bien souvent, j'ai dû coucher dehors parce que mon beau-père avait bu et me battait.

J'étais devenu un bon petit voyou, très bien adapté. Mais ce n'était pas une vie. A treize et demi, je suis parti comme garçon de ferme. Après deux ans et demi d'apprentissage, j'ai touché ma première paie : quarante francs par mois, nourri, logé. C'était le tarif à cette époque.

J'étais en boule contre la société parce que je n'avais pas de parents vivant ensemble pour s'occuper de moi. Je haïssais mon patron parce qu'il représentait l'exploiteur. Ma vie allait-elle se passer à enrichir les autres ? Je n'avais pas d'espoir.

Si j'avais connu l'idéologie marxiste à ce moment-là, j'y aurais cru de tout mon cœur, sincèrement. J'aurais lutté de toutes mes forces. Je n'avais rien à perdre. J'aurais trouvé une satisfaction à mes amertumes, à mes haines, ma vengeance et mes ambitions.

Mais j'ai rencontré le Réarmement moral, par un homme qui l'avait mis en pratique. Je lui ai vidé mon sac. Il y en avait plutôt plein une hotte !

Je m'attendais à ce qu'il me cite des versets bibliques et, s'il l'avait fait, je lui aurais récité les versets de ma haine. Il se contenta de me raconter son histoire. Un jour, son père lui avait dit : « Je ne peux plus nourrir tout le monde. L'école de commerce, c'est fini. Demain, tu partiras avec ta valise et tu te débrouilleras pour gagner ta vie. » Il en avait bavé mais il me dit que des excuses faites à son père les avaient rapprochés.

« Tiens, voilà bien la première punaise d'église qui parle de sa foi avec des faits véculs », me suis-je dit.

Il m'a demandé :

- Crois-tu en Dieu ?
- Je ne sais pas. Je ne suis pas sûr.
- Et en ta conscience ?
- Peut-être.

Puis cet homme a eu le courage et la simplicité de me dire ce qu'il pensait de moi :

« Si tu continues comme ça, eh bien, tu es un type perdu. Ta haine t'aveuglera de plus en plus. Tu es né illégitime. Je sens tellement d'impureté en toi que tu risques bien d'être le père de plusieurs enfants,

mais pas de la même femme. Par contre, je suis convaincu que tu peux sortir de ton pétrin. En écoutant ta conscience, tu verras les premiers pas à faire... Si tu as besoin de moi, voilà où j'habite. Autrement, bien du plaisir. Salut. »

C'était diablement vrai. J'avais besoin d'être secoué, besoin d'un labourage de printemps, besoin de nouvelles semailles.

J'ai essayé : « Il paraît que Tu parles. Je n'y crois pas beaucoup. Mais on ne sait jamais. »

Après cinq minutes, j'ai senti une grande détente en moi. Puis, très clairement, il a parlé : « J'ai besoin de toi (personne ne m'avait jamais dit ça). J'ai un plan pour le monde. Tu es dans le monde ; j'ai un plan pour toi. Demande pardon à ton patron pour les ressentiments et ta malhonnêteté. »

Il y en avait toute une liste. Les manches de fourches que j'avais volontairement cassés, le sable dans les graisseurs de la faneuse, et la fois où, en chargeant du foin, j'avais fait exprès de lui attraper les jambes avec une fourche en fer et l'avais blessé.

Mon patron m'a dit : « Je ne suis pas

responsable de tout ce que tu ressens, mais pour la part dont je suis responsable, je te demande pardon. »

C'était comme si un sac tombait de mes épaules. Je me suis mis à aimer cet homme. Ça c'est passé en dix minutes. Mon cœur devenait sensible. Et jusqu'à aujourd'hui, notre amitié n'a cessé de grandir.

Une chose était certaine. Ce n'était pas moi qui avait fait que cet homme dur devienne humain et admette ses torts. Je découvrais Dieu.

Cette expérience a été le commencement de ma foi. Etre tout en bas de l'échelle sociale me devenait égal puisque ma vie pouvait dorénavant servir à de nouvelles relations entre les hommes. Comme les paysans, je pouvais préparer la récolte.

Aujourd'hui, j'ai cinquante-cinq ans et je suis jardinier à mon compte. Je rencontre des gens qui me disent : « Mon passé me pèse trop. Comment voulez-vous que je m'occupe des autres ? » Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on a vécu, mais ce à quoi on s'engage pour l'avenir. J'ai été libéré de mon passé et je vois que je peux aider à unir le monde. Tout en m'occupant de leurs jardins, il m'arrive de réunir deux propriétaires en bisbille. Une haie trop haute, un compost qui sent mauvais ont si vite fait d'attirer les foudres du voisin !

L'unité, c'est une graine qu'il vaut la peine de semer et de ressemer. Dans ce domaine, il n'y aura jamais de chômage et toujours de la satisfaction.

Jacques Henry

Une initiative d'un groupe de citoyens québécois

Préoccupés par une vague de conflits et de grèves de plus en plus durs dans le secteur public, des Canadiens d'origines diverses (MM. Angelo Forte, syndicaliste, Andrew Webster, industriel, Ted Porter, banquier à la retraite, etc.) ont organisé un colloque sur les relations du travail auquel ils ont invité 250 personnalités directement intéressées par ce sujet, avec pour thème : « Les conventions collectives et le bien commun. »

Leur idée était de « permettre une meilleure compréhension de ce problème et de ses solutions » en demandant à deux personnalités québécoises connues d'exposer leur point de vue : M. Jean Cournoyer, ancien ministre du Travail, actuellement maire de Dollard-des-Ormeaux, une localité proche de Montréal, et M. Gérard Dion, professeur de Relations industrielles à l'Université Laval à Québec.

Les exposés de ces deux personnalités furent suivis d'une période de questions avec une participation très active de l'auditoire.

En deuxième partie, les organisateurs avaient fait appel à deux Européens, M. Georges Barrier, militant depuis plus de 40 ans dans le syndicat du Métro parisien, et M. Willy Rentzmann, directeur du personnel d'une importante firme de construction à

Copenhague, pour qu'ils fassent part de certaines réalisations obtenues dans leurs pays grâce à l'esprit du Réarmement moral.

La soixantaine de participants représentait tous les services publics québécois : hôpitaux, pompiers, police, enseignement, ainsi que les responsables des relations humaines de certaines entreprises, telles Hydro-Québec ou le port de Montréal.

Le colloque fut suivi d'un repas au cours duquel le père Bouvier, docteur en théologie et en économie, présenta les conclusions.

« Il faut dissocier l'économie du marchandage, pour la remplacer par l'économie de la gratuité, déclara-t-il notamment. Dans le produit national brut, on ne compte pas le travail de nos mères de famille. Ni les travaux de contacts, de communications, la gratuité même du Réarmement moral. Un terme non économique, social, doit être introduit. Celui-là est valable pour l'éternité... Il faut une réforme de la personne, de l'individu — dans son cœur — s'il veut être capable de négocier en toute franchise entre partie patronale et partie syndicale. Mettons un peu de gratuité, dans le sens de la franchise, de l'intégrité et dans le sens du bien-être social du Québec ! »

Tournée américaine

Une petite équipe de jeunes du Réarmement moral, composée d'Européens et d'Américains, vient de parcourir plusieurs Etats de l'est des Etats-Unis, contactant plus particulièrement les étudiants des universités.

Dans l'Etat de New Jersey cette équipe a participé à une table ronde au cours du Festival des arts noirs. Deux questions ont dominé le débat : l'orientation que doit prendre l'Amérique et son attitude envers les pays pauvres.

A Cape Cod, dans le Massachusetts, l'équipe a été invitée à un week-end d'échanges par un groupe d'étudiants chrétiens blancs et noirs. « Nous nous sommes donnés le nom de *A l'écoute*, disent-ils, parce que nous sentons qu'il faut prendre du temps chaque jour pour pratiquer l'écoute intérieure. » Au cours de la rencontre, Portugais, Canadiens, Chiliens et Américains ont discuté de l'engagement nécessaire à l'expression de leur foi à la lumière des événements du monde.

Conférence à Johannesburg

A Pâques, les étudiants qui ont participé à un camp dans le centre du Réarmement moral près de Johannesburg se sont réunis avec les problèmes de l'Afrique à l'esprit : racisme, inégalités économiques, oppositions religieuses ou culturelles. Ils se sont aussi posés des questions sur leurs propres attitudes : quel sens donner à notre existence face à ces problèmes ? Quelle sera l'ultime autorité de nos vies ? Notre engagement chrétien nous rend-il plus mou ou plus révolutionnaire ?

« La vérité à laquelle nous croyons n'est vérité que pour nous seuls, a dit lors d'une rencontre un étudiant afrikaaner. Mais elle n'est pas né-

cessairement la vérité. En fait, il nous faut l'aide des noirs pour y voir clair. »

« Cesse de te cacher derrière ton appartenance à la communauté métisse, a décidé un autre. Tu as pris parti pour les noirs quand les blancs t'opprimaient, et tu as joui du luxe qu'offrent les blancs quand cela t'arrangeait. »

Neuf étudiants étaient venus du Zimbabwe, pleins d'enthousiasme pour les événements récents de leur pays. Ils ont évoqué la « sorte de paix » dont ils jouissaient, mais aussi les désillusions de leurs camarades revenus du maquis. « Il nous reste à faire cesser la guerre qui se livre entre nous, ont-ils dit : le tribalisme va-t-il remplacer le racisme ? »

Egalement au programme de ces journées de Pâques : une représentation de la pièce *L'Echelle*, qui semble avoir fait autant pour ceux qui l'ont jouée que pour les spectateurs.

Rencontre à Lyon

Une rencontre nationale de travail et de réflexion a eu lieu à Saint-Foy-lès-Lyon les 10 et 11 mai. C'était la première fois que ce genre de réunion, organisée par le Réarmement moral en général trois fois par an, avait lieu dans la moitié sud de la France. Ainsi un plus grand nombre de personnes ont pu venir de la région lyonnaise, de Grenoble, de l'Ain, de la Saône et Loire, de la Drôme, de Nice, de Marseille et de Montpellier.

Une réunion d'information pour les Lyonnais a été donnée le soir du 10 mai.

Lancement d'un livre

C'est à l'âge de vingt ans que Stanley Barnes découvrit le Réarmement moral.

Depuis, il a travaillé pour la Commission australienne des produits laitiers en Asie.

200 millions hungry children (200 millions d'enfants affamés) est le titre du livre qu'il vient de publier en Angleterre. Aux journalistes présents à Londres au lancement de son ouvrage il devait déclarer : « Le monde possède les ressources nécessaires pour remédier à la pauvreté et à la malnutrition, à condition qu'un assez grand nombre de gens se sentent concernés et passent à l'action. »

Pendant son séjour en Grande-Bretagne, il s'est entretenu avec des membres de l'Institut de recherches en produits laitiers et avec des membres du syndicat national des agriculteurs.

Il a également été invité par les députés britanniques de la Commission agricole à une session de travail aux Communes.

Dans la Ruhr

« Les hommes ont soif d'espoir » : C'est sous ce titre que le quotidien *Deutsche Allgemeine Zeitung* a décrit la rencontre du Réarmement moral qui s'est tenue au mois d'avril à Gladbeck, au cœur de la Ruhr. Ingénieurs et syndicalistes ont discuté des problèmes humains posés par la crise au sein de leurs entreprises. Des participants venus de Lorraine, des Pays Bas et de Belgique s'étaient joints à eux.

Sur les ondes italiennes

Les Editions Paulines, qui ont publié la version italienne du livre *Ce Monde que Dieu nous confie*, ont invité Charles Piguet, l'un des auteurs de l'ouvrage, à donner une conférence à Foggia dans le cadre des activités culturelles qu'elles organisent dans différentes villes italiennes. La radio locale *Telefoggia a*, par la même occasion, diffusé une interview de vingt minutes après les nouvelles du soir. En février Charles Piguet avait déjà été invité à parler à

la télévision de Bari et le 30 avril *Radio Monte Stella*, à Milan, diffusait une interview en direct d'une quarantaine de minutes pour présenter le livre.

Quinzaine de réflexion

Comment coordonner le Réarmement moral à l'échelle internationale alors qu'il ne s'est donné ni chef, ni comité directeur, ni organisation centralisée ? A mesure que son influence grandit et qu'il recrute en son sein des jeunes qui n'ont pas connu Frank Buchman, cette question se pose avec plus d'acuité. C'est dans cette optique qu'une quarantaine de ceux qui militent au cœur de son action dans les cinq continents se sont retrouvés à Nemi, à trente kilomètres au sud de Rome, pendant une quinzaine de jours au mois d'avril.

Réfléchir aux priorités personnelles et collectives, approfondir la qualité des relations entre des personnes de races et de cultures différentes mais liées par un engagement commun, tels étaient les objectifs. « Le fait que nous renoncions à reconnaître un chef parmi nous implique qu'aucune ombre ne subsiste entre nous. » Cette phrase d'un des participants marque bien le ton de ces journées qui ont laissé une large place au silence et à la réflexion personnelle.

Point culminant de cette rencontre : la participation à l'audience générale du pape sur la place Saint-Pierre en compagnie de trente mille autres personnes.

Constante du séjour : des discussions quotidiennes avec des pères missionnaires du Verbe divin, eux aussi rassemblés dans les mêmes bâtiments pour réexaminer leur mission dans le monde.

Cette rencontre a également été l'occasion d'échanges fructueux avec quelques uns des Italiens qui se préoccupent de faire pénétrer l'esprit du Réarmement moral dans leur pays.

L'école doit-elle inculquer un art de vivre ?

Un exposé de M. Philippe Lobstein dans la région lyonnaise

Sur ce thème, M. Philippe Lobstein, inspecteur départemental de l'Éducation dans la deuxième circonscription de Nice, a fait un exposé le 28 mars à des parents d'élèves et à des enseignants dans la région lyonnaise (1). Il a fait part d'un certain nombre d'expériences pratiques qu'il a été amené à réaliser dans des écoles élémentaires en sa qualité d'inspecteur. Ces expériences sont décrites dans les pages suivantes telles qu'elles ont été publiées dans le *Bulletin pédagogique départemental des Alpes maritimes* dans son deuxième numéro de 1979. Nous donnons ci-dessous les lignes générales de l'exposé de M. Lobstein à Ecully.

« Ni un dressage, ni un dogmatisme, mais une imprégnation »

Au cours de son exposé, M. Philippe Lobstein a d'abord rappelé que l'école publique, en France, allait bientôt être centenaire. C'est en effet en 1881-1882 que Jules Ferry a déclaré l'école obligatoire, gratuite et laïque. Or l'originalité de cette école publique, d'après certains historiens, n'est pas tellement d'avoir alphabétisé les enfants français. C'était déjà fait en grande partie à l'époque de Jules Ferry. Son originalité résidait en particulier dans l'éducation morale et civique que ses fondateurs ont substituée à l'instruction religieuse. Les instituteurs, que Péguy a appelés à l'époque « les hussards noirs de la République », dispensaient cette éducation morale avec une certaine ferveur. Les classes commençaient le matin par un quart d'heure de morale, pratique qui est restée longtemps en vigueur. Mais cette morale a vieilli : elle a été attaquée, minée de l'intérieur. Aujourd'hui, dans une école remise en question, plus aucune éducation morale n'est inscrite à l'emploi du temps.

Elle fait partie désormais de cet ensemble appelé les « disciplines d'éveil » qui, à côté des disciplines de base, ont souvent mauvaise presse. Les instituteurs, constate l'orateur, sont parfois dépassés par toutes les exigences de ces disciplines, qui devraient normalement constituer le tiers-temps pédagogique. Mais celui-ci est « mal défini » et on a beaucoup de peine à le faire passer dans la réalité.

« Une exigence qui existe en chacun d'entre nous »

Cependant, cette exigence morale reparaît aujourd'hui dans les écrits des philosophes, chez les persécutés des régimes totalitaires. Elle est le carrefour des spiritualités de tous ordres et elle correspond « à une exigence qui existe en chacun de nous ».

M. Lobstein a rappelé que des instructions ont été données par le ministère français de l'éducation en 1977-1978 qui mentionnent explicitement l'éducation morale et civique et qui ont l'ambition de la réhabiliter. Mais ces instructions sont trop récentes pour être généralisées dans

les faits. Elles font partie, remarque M. Lobstein, de cette série de réformes qui ont parfois lassé les enseignants.

Or, qu'est-ce qu'une classe ? demande M. Lobstein. C'est un groupe d'enfants qui vivent ensemble chaque jour pendant six heures. Il importe donc de savoir ce que les enfants reçoivent à cette école, et cela dès la maternelle. On parle de formation de la personnalité, de pédagogie du développement, d'épanouissement de l'enfant, de prise de conscience de soi, de solidarité. « Tout cela est très beau, mais après ? » Telle est la question que M. Lobstein s'est posée personnellement en tant qu'inspecteur. Il est ainsi arrivé à la conclusion que « les choses ne pouvaient changer que si je payais de ma personne et si je m'impliquais dans des interventions directes ».

« Je crois à cette action, a déclaré M. Lobstein. En faisant cette expérience avec les enfants, nous pouvons participer à un courant de l'histoire qui est en train de se refaire à côté de tout ce qui se défait à l'heure actuelle. »

« Nos meilleurs alliés, ce sont les enfants »

« Nous découvrirons, a ajouté l'orateur, que nos meilleurs alliés, ce sont les enfants. » Dans l'esprit des institutions officielles, cette éducation ne doit être « ni un dressage, ni un dogmatisme, ni un verbalisme, mais une imprégnation ». Elle doit être essentiellement implicite, sans exclusion pour autant les « moments privilégiés de réflexion, notamment à propos de faits qui bouleversent les enfants soit à l'intérieur de l'école, soit à l'extérieur ». Les expériences pratiques qu'il a pu faire ont apporté à M. Lobstein la confirmation de l'esprit de rigueur des enfants. « Il m'est arrivé de recueillir ce qu'il y a dans le cœur des enfants et j'ai été ébloui », a ajouté l'orateur. Ils ont, à son avis, « des antennes, une boussole intérieure : ils sentent et ils savent déjà ».

M. Lobstein a souligné les résultats extrêmement positifs obtenus par l'introduction dans les classes d'une réflexion commune silencieuse. « Le silence, dit-il, correspond à un besoin physiologique et conduit les élèves à une honnêteté sur eux-mêmes et à une prise de conscience. » Il a fait remarquer aussi, exemples à l'appui, que les notions de solidarité, de responsabilité, peuvent déjà se former chez les élèves de maternelle.

PHOTOS : Channer : p. 7 ; Davey-Sirman : p. 14 ; Felici : p. 3 ; Freeman : p. 8 ; Manchete : p. 1 ; Nations Unies : pp. 1, 5, 6, 7.

(1) M. Lobstein était l'invité de l'Association des Parents d'élèves (PEEP) du groupe scolaire de Charrière blanche, à Ecully.

« La meilleure morale : celle qui est donnée à partir d'un fait précis »

Dans l'échange qui a suivi l'exposé de M. Lobstein, M. Robert, directeur de l'école élémentaire du groupe scolaire de Charrière blanche, à Ecully, a souligné qu'un malaise s'est créé par le fait qu'on a récemment privilégié la pédagogie de l'intérêt au détriment de la pédagogie de l'effort. Ces deux aspects sont, à son avis, complémentaires. « La meilleure morale, a-t-il affirmé, est celle qui est faite à n'importe quel moment à partir d'un fait bien précis. »

L'autonomie de l'enfant, le rôle des parents d'élèves dans l'éducation morale, les conditions optima de mise en œuvre de cet « art de vivre » ont été les principaux sujets abordés dans le débat qui a clos la réunion.



Une expérience d'éducation morale

La lutte contre les vols et les mensonges qui les accompagnent, dans les écoles ou les supermarchés autour des écoles, décourage souvent les maîtres. Certains n'y attachent aucune importance, d'autres, plus sophistes, les justifient en accusant notre « civilisation de consommation et de gaspillage » d'être un appel permanent au vol. On répète la formule « C'est un problème de société » et rien ne change...

Comment s'étonner alors que la situation se dégrade dans les établissements scolaires ? Quand ils en ont « ralbol » des vols, les plus permissifs appellent la police.

Ainsi, comme l'a rapporté la grande presse, une école primaire de la région parisienne, lasse de vols répétés, a fait prendre les empreintes digitales de tous ses élèves. D'où scandale, indignation des parents, des journalistes de toutes tendances et de l'inspecteur de la circonscription.

Que faire, pour que l'éducation l'emporte sur le laxisme ou la répression ? Là encore, les élèves m'ont donné une leçon exemplaire.

Dans une classe pourtant coopérative, gérée par les élèves sur le plan matériel, il est arrivé souvent que de l'argent disparaisse. Parfois, quand il manquait de l'argent, la directrice, généreuse, donnait de sa propre bourse ce qui manquait.

Un matin, l'argent réservé pour la galette des rois s'était envolé. Nous avons réfléchi ensemble sur ce fait. Malgré les appels à la conscience de chacun, personne ne s'est dénoncé. « Se soupçonner les uns les autres, c'est détruire la confiance et rendre la vie commune impossible » a dit une petite fille. « C'est peut-être un enfant extérieur à la classe » a dit quelqu'un. Cela a soulagé tout le monde et on a passé l'éponge. Il n'y a pas eu, cette fois, de gâteau des rois.

Honnêteté

Un autre jour, quand j'arrive dans la classe, elle est en pleine agitation. Cette fois, cent francs de l'argent de la cantine, donnés par une mère d'élève à qui la monnaie devait être rendue, ont été pris dans la caisse, dont les élèves sont responsables. Rien ne va plus. La directrice ne veut plus combler le déficit. Un petit garçon, qui avait déjà volé dans une autre école, est fortement soupçonné. Il faut faire quelque chose pour que ça cesse.

« Vous devriez lui parler », me disent les enfants. Il est justement en train de faire une maquette d'avion, dans un atelier à côté. Je vais le voir, je lui pose la

question : « La classe, qui t'a accueilli avec confiance, ne marche plus. Est-ce que tu peux quelque chose pour aider tes camarades à retrouver la confiance ? ». Il a l'air très ennuyé, me dit qu'il a de bons camarades dans cette classe, que c'est lui qui a pris l'argent mais qu'il a tout dépensé pour acheter des fusées et s'amuser. Il voudrait oublier.

Après un moment, il dit : « Je voudrais rembourser, mais mes parents ne me donnent jamais d'argent de poche, sauf pour les fêtes et les voyages scolaires ». « Si tu disais tout cela à tes camarades, ils pourraient t'aider peut-être ». Il revient en classe, dit qu'il voudrait réparer. Alors la responsable de la caisse a une idée. « Nous avons de l'argent à la coopérative. Nous pourrions le prêter à la cantine, et tu nous rembourseras quand tu pourras ». La décision est adoptée à l'unanimité et la classe reprend son travail normal.

Au moment du voyage de fin d'année, l'enfant reçoit trois francs de ses parents. C'est très peu, juste de quoi acheter des bonbons ou des cartes postales. Pendant toute la journée, alors que ses camarades dépensent joyeusement leur argent de poche ou de tire-lire, lui pense à ses trois francs et à sa promesse de rembourser sa dette. Le soir, il remet son argent à la directrice en lui disant : « C'est pour la coopérative ».

Quand la directrice me l'a raconté, j'ai pensé que ces trois francs avaient une valeur infinie et que c'était trois petits cailloux blancs sur le chemin d'une vie nouvelle pour l'enfant. Depuis ce temps, plus aucun argent n'a disparu. Les enfants sont allés, l'année suivante, en classe de neige. Jamais la fraternité n'a été aussi grande que pendant cette période. Le

regard du petit garçon, qui était fuyant, a retrouvé toute sa clarté. Des rapports nouveaux se sont noués avec ses camarades et son institutrice. Aujourd'hui, il est au collège, en proie à bien des difficultés et des tentations, mais l'expérience de son changement et de l'entraide de son CM resteront un encouragement pour la vie.

L'accueil de l'autre

Dans cette classe, l'accueil de l'étranger, et d'abord de l'inspecteur, a toujours été chaleureux. Les intervenants extérieurs ont été nombreux. Non seulement dans les ateliers, où se regroupaient, suivant leur choix et leurs contrats, les élèves de l'école, quel que soit leur âge ou leur niveau (en musique, peinture, gymnastique, menuiserie, tricotin, etc.) deux demi-après-midi par semaine, mais dans les classes, pour les interviews ou des moments d'entretien.

Une guitariste, amie d'un parent d'élève, un mime, ami de l'inspecteur, ont passé une matinée dans la classe pour initier les enfants à leur art. La visite du mime les a enthousiasmés. Tous ont voulu inventer des mimes, que leurs camarades devaient déchiffrer. Le petit garçon qui avait volé a joué au gendarme arrêtant un voleur, inversant la situation qu'il avait vécue autrefois et essayant par là de liquider son angoisse.

Deux stagiaires-inspecteurs d'Afrique noire, un Togolais et un Gabonais, sont venus, dans leur vêtement traditionnel, parler de leur vie en Afrique et de leurs impressions sur la France. Ils n'ont pas caché leurs difficultés d'adaptation. L'un d'eux avait vu, la veille, le patron d'un café lui fermer la porte au nez. L'autre avait senti la peur ou le mépris dans les regards des voyageurs blancs de son compartiment de chemin de fer.

Les élèves leur ont fait des cadeaux, leur ont remis des documents sur leur ville. « Jamais nous n'avons été aussi bien reçus en France » ont-ils dit aux enfants en les quittant.

A l'occasion de la semaine des déportés, le concierge de l'école, qui avait passé un an au camp de Mauthausen, a parlé de ses épreuves. Après l'avoir entendu, les enfants sont restés longtemps silencieux. L'un d'eux a dit : « Avec la nourriture que nous jetons à la cantine on aurait pu nourrir votre camp ».

Pour manifester leur sympathie aux personnes âgées, ils ont reçu dans leur classe une ancienne infirmière de 87 ans. Elle avait fait les deux guerres et avait recueilli une trentaine d'enfants abandonnés pendant la débâcle de 1940. Parmi ces enfants, il y avait des juifs. Quand les

Allemands ont occupé la ville où elle avait trouvé refuge, ils l'ont convoquée pour exiger la remise des enfants juifs aux autorités.

Sans hésiter, elle leur a dit : « Si vous les emmenez, emmenez-moi avec eux ». Surpris, l'officier allemand lui a répondu : « Madame, vous avez gagné. Je n'ai rien dit ».

Là encore, les élèves, qui regardent tous les soirs, à la télévision, toutes les horreurs et lâchetés du monde, et parfois aussi, des actes sublimes, ont manifesté leur respect et leur admiration. A la fin de la matinée, ils l'ont appelée « Bonne maman ».

La vieille dame était très touchée. Elle avait tant entendu dire que les enfants des écoles ne respectaient plus rien ni personne, et elle les trouvaient si sensibles et attentifs, et leur institutrice si dévouée.

Ce matin-là, il avait été question de l'Allemagne et de l'Europe. « Mes amies me disent que je suis vieille, leur explique-t-elle, et que cela ne vaut plus la peine que je m'intéresse à l'Europe. Elles ont tort. L'Europe me passionne, pour vous, pour mes enfants, petits et arrières petits-enfants, pour qu'ils vivent dans un monde plus uni. » Cela aussi est allé au cœur des enfants.

Un retraité du métro, des dockers amis ont parlé de leur métier et dit comment ils avaient essayé de le faire honnêtement, malgré toutes les difficultés. Les dockers ont parlé de leur décision de lutter contre le chapardage dans les ports, en commençant par donner l'exemple.

Après l'entretien, un enfant leur a offert ses billes en disant : « C'est pour vos enfants. Nous aussi, nous trichons au jeu et nous nous chipons des billes ».

Ainsi la classe a progressé dans la vérité et le respect, et trouvé une joie et une émulation nouvelles. « Je ne savais pas, a écrit un petit garçon à la fin de l'année, que l'éducation morale pouvait apporter la joie. »

Résultats

Ces élèves ont vécu deux ans ensemble. D'abord, ils faisaient un peu bande à part, puis ils ont rayonné dans le groupe scolaire. Des expériences ont pu être partagées avec d'autres classes, et l'école maternelle voisine. La projection d'un film tchèque de marionnettes, sur les dangers de l'alcoolisme, celle d'un film « moral » anglais, destiné à apprendre aux enfants la « reconnaissance de l'autre » par l'usage de trois mots magiques (S'il vous plaît, merci, pardon) ont donné lieu à des échanges dans toute l'école. Les interprétations des enfants ont souvent été plus profondes que celles des adultes. « Les

trois mots magiques ne sont pas seulement des mots de politesse, a dit une petite fille, mais des mots qui changent le cœur. »

Il y a eu dans cette école, comme partout, des difficultés administratives. Une classe a été supprimée à la fin de l'année, à cause d'une baisse d'effectifs. Les parents ont manifesté à l'inspection académique. Pourtant, à aucun moment, le dialogue ni la confiance n'ont été rompus. En protestant courtoisement, mais avec détermination, contre cette suppression, le président des parents d'élèves terminait ainsi la lettre : « C'est d'autant plus dommage que cette école se réforme dans le sens du meilleur, et que c'est un lieu où souffle l'esprit. »

Au moment de l'entrée en sixième, sur les sept enfants en difficulté, trois sont passés avec un niveau convenable, deux ont été admis en S.E.S. dont ils tirent un réel profit, deux autres ont redoublé et deviennent de bons élèves. Les autres, dont l'admission sans problème était prévisible dès le C.M.I., se sont enrichis d'une expérience irremplaçable de vie coopérative, qui les aura aidés à devenir plus responsables et armés pour affronter la société dans le respect d'eux-mêmes et des autres.

Philippe Lobstein

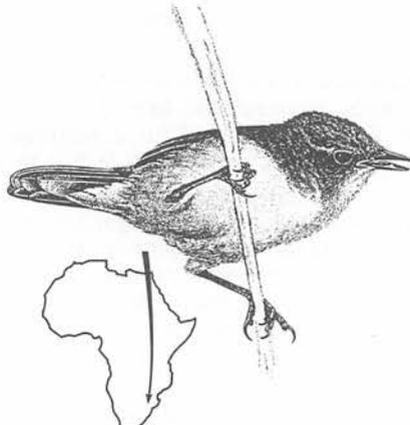
ESSO
SHOP
Tout pour
votre voiture!

Du comportement des oiseaux migrateurs d'Europe.



Fauvette grisette

Chant: «vedvedved»
 Été: halières bien exposés, dans toute l'Europe.
 Hiver: de préférence dans les régions broussailleuses du Sahel.



Rousserolle verderolle

Chant: bavardage rythmique avec imitations de divers chants d'oiseaux.
 Été: principalement en Europe orientale.
 Hiver: dans les étendues de broussailles et les hautes herbes, Afrique orientale.



Lorient d'Europe

Chant: «dudeliou», et croassement «kréh» en cas d'excitation.
 Été: centre et Sud de l'Europe.
 Hiver: dans les forêts d'Afrique, au Sud du Sahara.



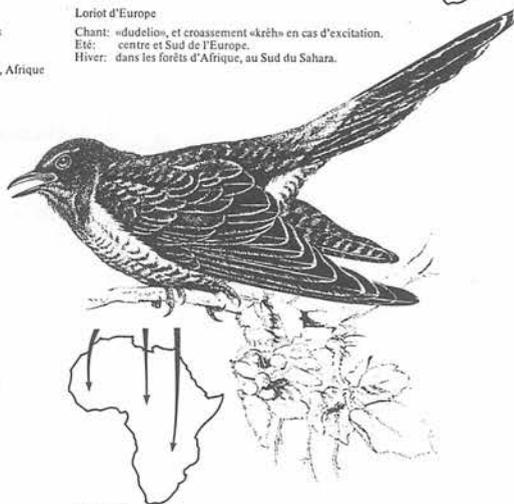
Hirondelle de cheminée

Cri: «tsuit-tsuit-tsuit»
 Été: en Europe, sauf dans l'extrême Nord.
 Hiver: en Afrique, au sud de 10° lat. septentrionale.



Pie-grièche écorcheur

Cri: «tchek tchek»
 Été: Europe centrale.
 Hiver: Afrique tropicale et province du Cap.



Coucou gris

Chant: «coucou» pour le mâle, et une sorte de glossement pour la femelle.
 Été: dans toute l'Europe.
 Hiver: dans les savanes et forêts d'Afrique.



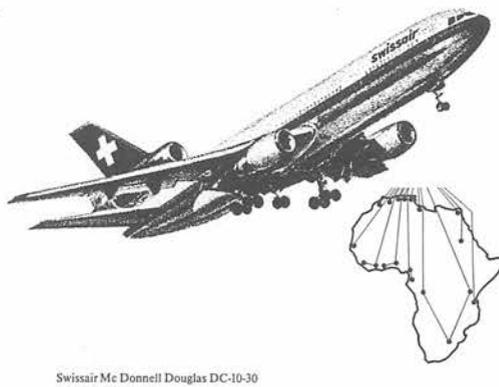
Martinet noir

Cri: «srh, srh»
 Été: en Europe, sauf dans l'extrême Nord.
 Hiver: en Afrique tropicale et subtropicale.



Rougequeue à front blanc

Cri: «houit» ou «houit-tee-tee»
 Été: dans toute l'Europe, jusqu'à la limite des forêts.
 Hiver: dans les savanes et steppes, du Sahara à l'Equateur.



Swissair Mc Donnell Douglas DC-10-30

Chant: «Sssssss»
 Été et hiver: Centre de l'Europe (Suisse) et Afrique. Vole de concert avec les variétés DC-8 et DC-9, en toute saison, 54x par semaine de Genève ou Zurich vers 19 villes d'Afrique (4x vers Casablanca, 2x vers Oran, 6x vers Alger, 2x vers Annaba, 4x vers Tunis, 4x vers Tripoli, 5x vers le Caire, 2x vers Khartoum, 2x vers Nairobi, 2x vers Dar-es-Salaam, 3x vers Johannesburg, 2x vers Kinshasa, 1x vers Libreville, 1x vers Douala, 4x vers Lagos, 3x vers Accra, 2x vers Abidjan, 2x vers Monrovia et 3x vers Dakar).
 Des observateurs ont relevé que cet oiseau se rendait à intervalles très réguliers en Afrique et qu'il s'en retournait ponctuellement vers le Centre de l'Europe (Suisse).
 Signe distinctif: croix blanche sur queue rouge.
 Horaire d'été valable du 1.4-31.10.80.

Tous ces oiseaux, que l'on peut qualifier de «migrateurs longue-distance» volent durant la nuit à l'exception des chasseurs d'insectes aériens (hirondelles et martinets). Mettant à profit le vent arrière, ils peuvent franchir d'une traite 400 à 800 kms, traversant la Méditerranée et le Sahara

non-stop en s'orientant d'après les étoiles et à l'aide du magnétisme terrestre. Les données scientifiques nous ont été aimablement communiquées par la Station ornithologique suisse de Sempach. De plus amples renseignements sur les mouve-

ments migratoires du DC-10-30 et de ses espèces apparentées, le DC-8 et le DC-9, vous seront volontiers fournis par Swissair ou votre agence de voyages IATA.

swissair